

Note sur une résidence

À l'automne 2020, sur une invitation de Martine Michard, je me rends à Saint-Cirq Lapopie pour une résidence d'écriture et de critique d'art. J'y rencontre quatre jeunes artistes — Clémentine Poirier, Maxime Sanchez, Louis Dassé et Cassandre Cecchella — tous fraîchement sortis des écoles des Beaux-Arts de Tarbes, Toulouse, Montpellier et Nîmes. Lors de ce moment de rencontre haut en intensité humaine et artistique, j'ai pris conscience que les ateliers des artistes en résidence sont des territoires de l'étude, de l'expérience et de la concentration ; mais aussi de l'ouverture, et cela dans le cadre privilégié offert par le centre d'art contemporain de Cajarc, et l'accompagnement personnalisé qui en résulte.

De même, la vie domestique a pris ici les accents du partage et de l'amitié. Cette amitié est celle de ceux qui se rejoignent sur leur désir de commun, leur aisance à la parole, leur fluidité émotionnelle. Tout cela ne peut que nourrir la recherche artistique au plus haut point. La cuisine joue alors un rôle de premier plan : car aux Maisons Daura, elle se trouve non loin d'une salle où l'on peut se retrouver autour d'une immense table rectangulaire. Les repas y sont joyeusement concertés, arrosés des vins sans soufre de Cahors, et ponctués de fromages de Rocamadour. C'est là que la rencontre se produit : en lançant des références ou des débats, en riant ou en se contredisant. Tout simplement : en se renvoyant la balle. C'est-à-dire en considérant l'autre comme le vecteur d'un possible changement, l'ouverture sur une voie non perçue jusqu'alors. Il y va d'une jeunesse active, lumineuse, énergique, qui donne confiance en l'avenir des positionnements et des engagements artistiques. Finalement, les travaux des artistes tournent autour d'une seule et même question : et toi, comment vis-tu ? Quel est ton mode de vie ?

Lors de mon séjour, les discussions ont tourné autour de Donna Haraway, Marguerite Duras, Paul B. Preciado, ou encore des peintures pariétales de la grotte de Pech Merle que nous avons visitée ensemble. Nous avons aussi parlé stratégies d'existence, géobiologie, ostéopathie, peinture, sculpture, vidéo, art infiltré, résistance, virus, villes et campagnes. S'il fallait retenir une chose : ce serait que la vie commune est avant tout une disposition d'esprit. C'est une denrée plus que précieuse à l'heure où la France est plongée dans la nuit solitaire du couvre-feu. Imaginons plutôt de grands brasiers lumineux. Et pourquoi pas produire l'étincelle de départ à Saint-Cirq Lapopie, qui fut un temps, rappelons-le, un fief surréaliste ? LÉA BISMUTH

Léa Bismuth

Ces textes ont été écrits dans le cadre des Maisons Daura (automne 2020), résidences internationales d'artistes à Saint-Cirq Lapopie, en lien avec la Maison des arts Georges et Claude Pompidou, magcp, centre d'art contemporain d'intérêt national à Cajarc et en partenariat avec les écoles supérieures d'art : MO.CO.ESBA Montpellier, isdaT Toulouse, ESAD Pyrénées Tarbes-Pau, Esban Nîmes.

Née en 1983, Léa Bismuth est autrice, critique d'art, commissaire d'exposition et enseignante. Diplômée en histoire de l'art et en philosophie, elle écrit dans artpress dès 2006. Son écriture se déploie ensuite du texte monographique au récit littéraire. Elle est spécialiste de la pensée de Georges Bataille, à qui elle a consacré le cycle curatoriel *La Traversée des Inquiétudes* (Labanque, Béthune, de 2016 à 2019) et le livre *La Besogne des Images* (Editions Filigranes, 2019). Elle a imaginé des expositions pour le Musée Delacroix, le BAL, les Rencontres d'Arles, le Drawing Lab, l'URDLA, les Tanneries, ou les Nouvelles Vagues du Palais de Tokyo. Elle travaille actuellement à un essai sur le processus d'écriture, dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'EHESS.



Louis Dassé, *Saint-Cirq-Parano*, impression sur forex, piquet en bois, 10 x 10 cm, hauteur variable, 2020

Louis Dassé : L'artiste infiltré — Ou les interstices jubilatoires

Pour qui veut bien regarder, tout fait art.
La nature, la ville, le paysage, l'air du temps,
ce qu'on appelle humeur et sur toute chose enfin, la lumière¹.

Louis Dassé est une personnalité surprenante, tant il paraît difficile de dissocier sa manière d'être de son travail. Tout cela se passe au quotidien, au jour le jour, à chaque instant : qu'il rencontre une brosse à dent, des légumes en plastique rapportés de Chine, un kiwi ou une recette d'omelette, tout devient prétexte à faire œuvre, à la fois par le langage et par la sculpture ; mais surtout par l'art des rapprochements inédits. J'y vois une manière de sourire en biais, une façon de regarder toutes choses avec une acidité mordante et un humour décapant, c'est-à-dire toujours avec une grande réserve critique couplée à un engagement relationnel. Mais l'on sait bien que la gaieté et la dérision cachent en général un grand sérieux, c'est-à-dire une forme de philosophie de l'existence. L'une des portes d'entrée dans ce travail pourrait donc être la notion d'autoportrait déguisé et domestiqué : par exemple, une installation photographique dévoile un magnifique sandwich bien garni de jambon, de tomate et d'avocat. Cette pièce de grand format (*Auto-portrait n°3*, 2018) est un assemblage, une pratique de l'hétérogène composé. Louis Dassé peut écrire à son propos : « on peut jouer à ce que le visuel soit le plus attractif. C'est ensuite le plaisir de le manger. Se faire plaisir à soi. [...] Le changement d'échelle présente l'intérieur du sandwich comme un paysage alimentaire aux couleurs franches et aux vallons généreux ». Il y a donc ici un positionnement ludique évident, de même qu'une stratégie à jouer avec les codes visuels comme avec ceux de l'auto-représentation. Mais, il ne s'agit pas d'un simple pas de côté : il faut ajouter à cette démarche une implication anthropologique, dans l'usage même qui est fait des matériaux offerts par le quotidien. Imaginons que la journée commence dans la cuisine, par une sculpture de vaisselle en équilibre précaire, sur un étendoir maladroit : avec la série *Workout Routine*, comme le titre l'indique, l'artiste s'échauffe, fait ses gammes ou ses étirements, muni de passoirs colorés et d'assiettes de faïence, pour créer des « Ikebana de vaisselles ». Peter Fischli et David Weiss ne sont pas loin. Et cette activité routinière en dit long sur nos habitudes, ainsi que sur nos styles de vie.

Il faut encore se pencher sur une série in progress depuis plusieurs années, celle des *Objet d'étude / Étude d'objets* qui n'est autre qu'une typologie des objets déposés, coincés et/ou emboîtés dans l'espace public. L'artiste aux aguets les glane au quotidien dans les espaces publics. Il prend des images, de simples photos, de ces sculptures involontaires et désinvoltées réalisées par d'autres, des anonymes,

des gens qui s'ennuient en buvant une bière sur un banc, coincent leurs canettes derrière un poteau, dressent des monuments en équilibre. Ce glanage est une collecte active et poétique, une forme de cueillette, ou encore de « safari urbain ». C'est aussi un jeu actif, qui oblige à rester en permanence à l'affût des formes. La création est permanente, comme le disait Robert Filliou. Lors d'une conférence-performance — qui peut faire penser à celles du pince sans-rire Éric Duyckaerts — Louis Dassé dresse un catalogage scientifique et décalé de ces objets « coincés, équilibrés, épousant la forme, passés en force, enfilés, empalés, combinés, troués ». Le quotidien s'offre dans toute sa plasticité et sa plus grande douceur poétique. Le déchet prend valeur de potentiel. L'interstice contient des trésors. Les modes de vie se mettent à parler, et tout cela s'ouvre à la fiction. « La matrice du coinçage d'objets dans l'espace public est avant tout un travail collectif fait de l'accumulation de couches d'anonymes, acteurs de l'écosystème urbain », précise l'artiste en conclusion de sa performance.

Adeptes de la Banalyse — ce mouvement artistique et expérimental initié dans les années 80 dans le sillage du Situationnisme — il s'agit d'accorder une place de premier choix au banal, au trivial, à ce qui passe inaperçu. Ce que nous avons sous les yeux, ce qui nous ennuit habituellement, ce qui n'attire jamais l'attention, devient matière à alerte. Ainsi, lors de sa résidence à Saint-Cinq Lapopie, Louis Dassé a disposé, à l'entrée des parkings de la petite ville, des panneaux indicateurs portant la mention suivante : « ATTENTION VOUS PÉNÉTREZ MAINTENANT DANS LE TERRITOIRE DU SENSIBLE. VEILLEZ À Y FAIRE L'ENTIÈRE EXPÉRIENCE DE LA BANALITÉ ». Cela prend toute sa saveur in situ, dans ce lieu hautement touristique, élu « village préféré des Français ». Le travail est alors à la fois relationnel et critique, dénonçant avec humour la politique de « mise-sous-cloche » du patrimoine. Dans le même esprit, l'artiste se présente aux villageois en faisant du porte-à-porte, en tant que « Responsable enquête et diagnostic » autoproclamé de l'IIREST (l'Institut International de Recherche et d'Études de la Sensibilité des Territoires), cet institut de sondage inventé de toutes pièces. Le fruit de son enquête est constitué d'objets symboliques et prosaïques à la fois, découverts chez les particuliers qui veulent bien se laisser prendre au jeu. Dis-moi où tu vis, ce que tu possèdes, ce que tu aimes, je te dirais qui tu es, semble nous murmurer cette démarche. Que faut-il voir ? Comment distinguer le simple pittoresque du réellement sensible ? Faut-il obliger les passants à regarder ailleurs lorsque tout porte à croire que la beauté est une chose universelle ? De petits panneaux « Interdit de photographier » sont alors disposés dans les bas-côtés, là où le regard ne porte pas, à côté des tuyaux et des herbes folles. Faut-il interdire d'interdire ? Sur toutes ces questions Louis Dassé tranche avec panache, par les jeux de rôles, l'inversion des valeurs, la domesticité, le détournement, et l'attention portée à l'Autre.

¹ Gilles Clément, *Traité succinct de l'art involontaire*, Sens & Tonka, 2014